

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de Collège (1859-1867)
(Suite) : partie II. Dans mon nouveau milieu

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 24, p. 158-165

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Mes souvenirs de Collège

(1859-1867) — *(Suite)*.

II. Dans mon nouveau milieu.

L'ordre du jour s'empara aussitôt de nous, répartissant notre temps et en réglant l'emploi. Si l'ennui eût pu se faire sentir, la clochette nous en aurait tirés. Cette clochette, on la comprit vite, et, comme avec elle on ne pouvait raisonner, il ne restait qu'à s'exécuter.

Les classes commencèrent dès le second jour, et il fallut d'abord nous assigner la nôtre, à Suard et à moi. Le chanoine Badoud, à qui nos parents avaient laissé toute liberté à notre sujet, se contentant de dire que nous resterions en tout cas deux ans au collège pour nous dégrossir et nous instruire un peu, et qu'ensuite on verrait, nous fit subir un examen portant sur l'orthographe et le calcul, les deux seules branches qu'on eût apprises, et d'ailleurs pas trop mal, à l'école primaire. Suard copia sur moi, et nous passâmes tous les deux : on nous admit en Principes, ce qui était nous vouer aux études classiques. J'ai toujours été reconnaissant au bon chanoine d'avoir décidé ainsi de mon avenir ; car, à l'Ecole moyenne, qui eût été pour nous un cours préparatoire, je ne sais trop ce que je serais devenu.

En Principes, où je trouvai des condisciples plus âgés et notablement plus développés que moi, tels que deux citadins, Henri de Torrenté, de Sion, et Baptiste Gay, de St-Maurice, il ne me fut pas possible de briller ; mais je m'assurai sans peine, et dès les premiers jours, une bonne pace. Le professeur, M. de Rivaz, devenu quelques années après, curé de Ville, était déjà d'un certain âge, à la fois grave et impartial, stimulant les paresseux et encourageant les bons. Sans être très instruit, il savait intéresser, soit en enseignant la religion, soit dans les

parties de la géographie où il pouvait parler *de visu* : alors, prenant le ton de la conversation et nous tenant suspendus à ses lèvres, il entrait dans de nombreux détails ; car il avait quelque peu voyagé. Pour le latin, nous avions le vieux Lhomond, que nous apprenions par cœur, sans qu'il fût nécessaire de l'expliquer longuement, tant il était clair ; puis, l'*Epitome historiae sacrae*, et un autre livre intitulé *Flores et fructus latini* : ces manuels, on les traduisait, mais sans en apprendre par cœur le texte. En Grammaire et en Syntaxe, on substitua à Lhomond la grammaire latine de Burnouf, qui nous ennuyait beaucoup et dont il ne m'est rien resté, preuve comme quoi, dans les collèges, il ne faut ni la terminologie ni la méthode des savants. Pour le français, *Noël et Chapsal* était complété par force analyses grammaticales et logiques, d'après la méthode de Larousse, dont plus tard, M. Burnier, devait régulièrement nous lire *l'Ecole normale*. Les deux langues se prêtaient ainsi un mutuel appui, car, étudié grammaticalement, le français prépare au latin, et, à son tour, le latin éclaire le français. J'avoue que l'allemand, enseigné par M. Badoud, qui, alors, n'en savait guère plus que nous, était fort négligé. Très agréable comme causeur et se présentant bien en société, M. Badoud, en faisant la classe, grondait fort et distribuait les épithètes désobligeantes, d'ailleurs sans grande efficacité. On faisait un peu d'arithmétique, mais sans aller bien loin ; ce que j'avais appris à l'école primaire me suffisait amplement.

Le collège étant fort peu nombreux, — en 1859-60, il ne comptait que 36 élèves, dont plus de 10 dans ma classe — le même professeur menait à la fois deux classes, de sorte qu'avec les élèves de Rudiments, nous arrivions à la quinzaine. Pendant qu'une des classes était interrogée, l'autre écrivait ; souvent les exercices étaient communs ; pour les branches secondaires, telles que l'histoire et la géographie, le programme était le même, suivant le

système de rotation bisannuelle. L'Histoire Suisse figurait seule et toute entière en Principes-Rudiments, puis on ne s'en occupait plus dans le reste du collège, ce qui fut cause qu'à la fin de mes études, il ne m'en était plus rien resté. Et dire que ce système, non moins antipatriotique qu'irrationnel en soi, était encore partout en vigueur il y a une trentaine d'années !

On comprend que l'enseignement n'a pu être très intensif, et nous n'étions certainement pas surmenés, ce qui, pour moi en particulier, fut du plus heureux effet, non seulement parce que ma santé s'en est mieux trouvée, mais encore parce que, intellectuellement, j'ai pu mieux me former moi-même. Cela tient sans doute en partie à mon caractère, mais on peut y voir aussi une règle générale : même dans les classes inférieures, les élèves doivent moins être formés par leurs maîtres, que se former eux-mêmes. En matière intellectuelle, la passivité ne vaut jamais rien. Un autre obstacle au surmenage, c'était le système du professeur de classe, qui nous était appliqué en plein, M. Derivaz enseignant toutes les branches, sauf l'allemand, ce qui n'était pas observé aussi rigoureusement dans les autres classes. Les branches accessoires en souffraient naturellement, mais elles restaient accessoires, et si mal il y a eu, j'y ai de nouveau plutôt gagné, comme on va le voir.

Mon cousin Suard, qui était un peu jaloux de moi, lui qui, lorsque le professeur donnait les notes en assignant à chaque élève le rang qu'elles lui valaient, terminait pittoresquement la liste... Tavernier, Ladernier et « le dernier », prétendait que je ne faisais rien, que j'apprenais sans effort, que je n'avais pas besoin d'étudier. Je passais, du reste, volontiers pour peu travailler, bien qu'on ne me traitât pourtant pas de paresseux, ce qui eût été injuste. En fait, je ne consacrais qu'assez peu de temps à la classe ; mes devoirs étaient vite faits et j'apprenais toujours assez mes leçons pour qu'on n'eût jamais l'occasion de

me punir. Bien plus, ce travail un peu hâtif, je ne le renvoyais jamais au dernier moment, mais je l'exécutais le plus tôt possible, par exemple, à l'étude du soir, dès cinq heures, et le mercredi ou le samedi soir, pas le vendredi et le lundi matin, afin d'être ensuite affranchi de toute préoccupation de ce côté. Mais j'avais d'autres occupations auxquelles je me livrais avec ardeur, et qui, bien qu'on y vît du temps perdu, ne furent pas inutiles pour ma formation, car, ce que je suis devenu, ce sont elles qui l'ont fait. Ces occupations étaient avant tout la lecture et le dessin qui me procuraient une véritable jouissance et alimentaient mon imagination.

La lecture d'abord. On ne saurait se représenter le plaisir que j'avais à parcourir les historiettes que contenait la petite bibliothèque du collègue ; je dévorais littéralement ces récits, souvent simples et enfantins ; je les revoyais en imagination quand il fallait garder le silence sans qu'on fût sérieusement occupé, souvent pendant les repas, et surtout dans mon lit, avant de m'endormir. J'ai gardé le souvenir d'un livre intitulé *Vertu et bonheur*, que je reprenais de temps en temps, bien que le contenu m'en fût devenu tout à fait familier. Que de fois n'ai-je pas relu les *Naufragés du Spitzberg* ? Pendant une bonne partie de ma vie j'ai été hanté par le Robinson Crusoë, dont la bibliothèque n'avait plus qu'une édition illustrée en fort mauvais état. Les autres Robinsons, comme le *Robinson de douze ans* et le *Robinson suisse*, m'amusaient aussi, mais il leur manquait quelque chose d'essentiel : je voulais un Robinson qui fût seul dans son île ; aussi, de Robinson Crusoë, ne prenais-je que la première partie. Au besoin, j'inventais des historiettes où je jouais, moi, le rôle de Robinson. Un tel genre de vie répondait, paraît-il, à mon besoin de solitude et de contact avec la nature. Etre tout à fait seul et maître de moi, dans un paysage bien ensoleillé, sur les bords de la mer, avec des rivières, des collines et d'immenses forêts, quel idéal !

Il semble que la société de mes semblables m'eût gêné. Il me fallait surtout le plaisir des yeux, les grandes perspectives, les couleurs chatoyantes, la belle lumière. Re-devenir paysan, mais tout seul, en cultivant la terre à ma façon, en exploitant un sol fertile, en construisant mon habitation, en pratiquant plus ou moins tous les métiers, en faisant constamment des découvertes, ne serait-ce pas un genre de vie répondant à mes occupations d'enfance ? Plus tard, en faisant seul des courses de montagnes assez longues, ce besoin de solitude et ce sens de la nature devaient se retrouver sous une forme plus réalisable.

En fait de lectures, les historiettes et les Robinsons marquent les débuts de ma vie de collège et la première période de ma formation. Pour me dédommager des taquineries, des moqueries et des humiliations, tout en agrémentant ma vie de collège, cela aurait suffi. Comme j'avais une assez jolie voix de soprano, on m'appliqua également au chant, et je me souviens encore comment, dans le salon d'entrée de l'Abbaye, on me serinait à coups d'archet le solo d'une messe de Donizetti qu'on devait chanter le jour de Noël. Avec sa voix d'alto bien timbrée, Suard eut à chanter, à la messe de minuit, le célèbre cantique d'Adam. Tant que ma voix ne fut pas gâtée à l'occasion de la mue, je ne réussissais pas mal dans cette partie, à côté de Schaeffler, des deux Zum-Offen et d'autres de mes condisciples. Toutefois, je ne me fis jamais bien à la mesure, ce qui doit être attribué à mon tempérament très individuel ; comme le disait plus tard de moi le chanoine Wicky, à Fribourg, on ne parvenait pas à me faire marcher !

Mais le sens de la vue avait décidément pour moi plus d'importance que celui de l'ouïe, et mon imagination était avant tout visuelle. Je n'avais jamais vu que des images et des illustrations tout à fait banales, et si la nature, à Fiaugères, m'avait richement servi, on n'en saurait dire

autant de l'école primaire : serait-elle destinée, cette école du jeune âge, à tuer l'imagination ? Toujours est-il qu'au cours de dessin que l'architecte Vuilloud, un véritable artiste, d'allure modeste, venait chaque jeudi matin nous donner de Monthey, sa résidence ordinaire, les effets d'ombre et de lumière se révélaient à moi, en même temps que mon attention se portait sur les lignes, les couleurs et la perspective. Le goût des couleurs ne devait pas tarder à suivre, mais, pour le moment, c'était surtout la lumière, la belle lumière du soleil qui me fascinait. Quel auxiliaire mon imagination ne recevait-elle pas de ce côté ! Que je suis reconnaissant à l'Abbaye d'avoir rendu le dessin obligatoire !

Le professeur était sobre de théories et de directions générales ; il n'employait que rarement le tableau noir. A chaque leçon, il distribuait des modèles, qu'on recopiait en partie pendant la classe, en partie en étude. Passant derrière chaque élève, M. Vuilloud montrait comment il fallait faire, puis l'on s'essayait sous ses yeux. Les modèles étaient des lithographies de Calame, ou d'Hubert, son imitateur. Les collections de Feroggio ne manquaient pas de charme non plus, quoiqu'elles fussent plus difficiles à reproduire ; mais nous trouvions lourdes celles de Baumgarten. Je m'appliquai de bonne heure à dessiner les arbres, partie où je devais surtout réussir, et il m'arrivait parfois de m'approprier assez bien le coup de crayon, très léger et très élégant, de M. Vuilloud. Pour les marines, nous avions les modèles de Moret-Fatio ; pour les animaux, ceux de Victor Adam ; pour l'ornement et la figure, ceux de Jullien. Je ne m'initiai que plus tard au lavis à l'encre de Chine et à la sépia, ainsi qu'à l'aquarelle et quelque peu à la peinture à l'huile. Ma partie resta le paysage, et je gardai fidélité jusqu'à la fin à Calame, dont les lithographies étaient souvent des chefs-d'œuvre.

Le photographie en était encore à ses débuts ; ses

reproductions et ses diverses applications industrielles n'avaient ni tué la gravure, ni réagi sur le dessin, comme nous le voyons de nos jours, dans le sens d'une exécution sommaire et peu soignée ; on s'appliquait à dessiner proprement et pour le plaisir des yeux. Personne ne s'était encore avisé de faire débiter le dessinateur par la recherche d'une originalité et d'une personnalité qui supposent l'artiste déjà formé et en pleine possession de ses moyens, et qui, par conséquent, ne peuvent venir qu'à la fin. On ne mettait pas non plus le débutant directement en face de la nature, parce qu'on estimait qu'il n'était pas encore en état de la comprendre ; l'étude et la reproduction des modèles, où l'interprétation de la nature se trouve faite par un artiste, devaient le disposer peu à peu à saisir le côté idéal qui s'en dégage.

Je partageais donc mon temps entre la classe, la lecture, le dessin, et quelque peu aussi le chant, et je n'oserais pas dire que la part de classe, qui venait en premier lieu, car je commençais toujours par là, fût plus du tiers, ni même qu'elle arrivât toujours au tiers. Mais n'en déplaise à ceux qui, nombreux encore de nos jours, n'appellent travail que les occupations relatives à la classe, jamais mon temps n'était perdu, et en fait je travaillais beaucoup, le plus souvent avec ardeur, davantage peut-être que mes condisciples les plus studieux, qui ne lisaient et ne dessinaient point du tout. Grâce à mes lectures et au dessin, je me trouvais parfaitement bien dans ma nouvelle situation, je prenais définitivement racine au collège. Bien plus, le développement d'imagination et d'esprit d'observation qui en résulta pour moi, me rendait de bons services en classe, tout campagnard et retardé que je fusse, je composais d'autant mieux, trouvant plus facilement le mot juste, ayant des idées et de la perspicacité. Si je n'étais pas aussi grossier que d'autres, si j'avais des goûts plus intellectuels cela était dû bien moins à mes études de grammaire et à la traduction des auteurs qu'à mes

occupations favorites. En tout cas, supposé qu'on ait pu me reprocher de ne pas assez travailler, personne n'aurait osé dire que je restais inactif, car, stimulé par mes goûts, je déployais une très grande activité.

(A suivre)

Mgr JACCOUD,
ancien Recteur de St-Michel.